

LA BASILIQUE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE A SAINT-BRIEUC

La basilique Notre-Dame d'Espérance est érigée à Saint-Brieuc sur un site mamelon, surélevé par rapport à l'ancienne ville du Moyen Age à 96 m (N.G.F.), la cathédrale et son quartier urbain qui l'entourait se situant à 73 m, soit 23 m en contrebas.

Les monuments antérieurs

L'édifice actuel est le quatrième à avoir été construit à cet emplacement depuis cinq siècles.

Lors de la construction du clocher actuel en 1843, on retrouva la tête en granit d'une statue du XIV^e siècle, très caractéristique de cette époque. La chapelle est mentionnée dans le testament de Pierre de Boiboissel, compagnon de Charles de Blois et nous savons qu'en 1440, il y avait déjà un chapelain. En 1500, après une guérison, le sieur Pierre Dollo, seigneur de la Coste en Plainintel, fait reconstruire la chapelle et assure la subsistance d'un chapelain. C'est alors la construction d'une deuxième chapelle.

Vers la fin du XVII^e siècle, le bâtiment devait encore menacer ruine car, le 1^{er} octobre 1716, il devient la propriété de la Congrégation de l'Immaculée Conception, composée des marchands et artisans de la ville, qui décident la démolition et la reconstruction de l'édifice. La première pierre fut posée le 9 août 1717 et la chapelle bénie le 2 février 1719. Nous conservons alors de nombreux documents sur cette ancienne chapelle du XVIII^e siècle. Le cadastre du Premier Empire nous en situe l'implantation et les dimensions. Les fondations de ses murs vont resservir en 1853, pour les piliers de la nef de la nouvelle église néo-gothique.

Le monument actuel

La foudre tombe le 10 août 1842 sur le clocher de la chapelle de 1717 ; c'est le point de départ d'une reconstruction, qui se terminera avec le déambulatoire en 1885. Tout d'abord les Congréganistes, artisans et marchands vont travailler en « castors ». En 1843 on extrait le sable dans une carrière située au flanc nord du monument, dont l'excavation va servir à

créer une crypte latérale en 1846, avec entrée en contrebas, donnant directement sur la côte Saint-Pierre (la dénivellation ayant déjà à cet endroit 5 m). Une grande entrée est constituée par un porche, anastylose venant de l'ancienne chapelle de l'Hôpital de la Madeleine, anciennement située rue Maréchal Foch.

Le nouveau porche et la nouvelle tour ont été dessinés par l'abbé Prud'homme, directeur de la Congrégation. Nous sommes ici dans la période du XIX^e siècle, dite «troubadour». Si les deux premiers niveaux sont construits avec le schiste vert, déjà usité à l'abbaye de Beauport et au prieuré de Fontaines près de Chatelaudren, la tour des cloches, construite en 1853, qui constitue le 3^e niveau, est en granit gris de Saint-Brieuc, qui commençait à être en vogue à partir de cette époque, parce que plus dur et extrait des nouvelles carrières de Gouédic. Cette ingratitude du matériau oblige à une sobriété dans la modénature : ainsi les fenêtres géminées présentent un simple chanfrein. Cependant une fantaisie de richesse se fait sentir dans la corniche de couronnement, où le composite des reliefs présente un mariage assez heureux de moulures et modillons classiques, reliés entre eux par des denticules aux formes ogivales. Tout ce dessin est malheureusement placé trop haut pour que l'on puisse en apprécier toute la finesse de tracé.

Revenons au premier travail de 1843. Les Congréganistes, faute de grands moyens, s'arrêtent au deuxième niveau et terminent le porche. Celui-ci, malgré de modestes dimensions, 3 m sur 3 m sous voûte, devient un hommage permanent à la Vierge. Ainsi sur les deux murs pleins s'encastrent dix niches, ornées de chapiteaux et arcatures, et servant de cadres à deux séries de statues en pierre de Caen, de 1,50 m de haut et dues au ciseau de Pierre Ogé. Ce sont les saints protecteurs de l'Association Pieuse. Tous sont tournés vers le tympan central, où se trouve placé le couronnement de la Vierge en haut relief. Si les personnages de la Trinité et les anges accompagnateurs sont aussi de Ogé et en bois, la statue de l'Immaculée Conception n'est autre que l'ancienne statue «époque Restauration» de l'ancien maître-autel (Rouxel sculpteur à Saint-Brieuc). La nouvelle statue, objet de la vénération des pèlerins depuis un siècle et demi, sera sculptée par Pierre Ogée en 1849.

Dix ans s'écoulaient entre la construction des deux premiers niveaux de la tour et la terminaison triomphale de celle-ci.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est en 1853 que fut terminé le clocher, par la construction de la tour beffroi, qui reçoit un carillon de douze cloches en 1857. Cette même année on couronne le tout par une flèche encore plus ouvragée en sculpture que la corniche déjà décrite ci-dessus. On emploie le tuffeau d'Angers pour établir trois couronnes à différentes hauteurs du fuseau pyramidal de maçonnerie, le tout avec clochetons d'angle et fenêtres d'axe. Les sculptures offrent une profusion de végétation allégorique —

cèdre, palmier, vigne, rosier, lys et épine —. Un chapiteau terminal supporte une statue de Vierge, bénissant la ville, de 2,50 m de haut, d'un seul bloc de pierre ; le tout, chapiteau et statue, ancré dans le cône de flèche par une tige métallique de 8 m de long, scellé à la chaux. Tout ce système a tenu un siècle, parfois ébranlé par la foudre, mais surtout détérioré par le gel, faisant tomber le calcin des pierres. Il fallut se résigner à déposer l'ensemble de tuffeau en 1957, jusqu'au niveau de la tour de granit.

L'église néo-gothique proprement dite.

En 1854, on décide la démolition de la chapelle de 1717, et on établit les plans de la nouvelle chapelle.

Cette démarche intellectuelle nécessite ici une explication. Les documents dessinés, qui ont été conservés, présentent une idée de liaison inquiétante entre voûte et charpente, cette dernière prenant ses ancrages dans les reins des voûtes. Y a-t-il eu volonté d'économie de matériaux pour payer une profusion de décoration sculptée dans une pierre trop tendre pour le site et son climat ? Il est facile de le penser, d'autant qu'il y eut deux projets ou devis d'entreprise :

- solution tuffeau et le compromis que l'on essaie de décrire,
- solution granit et pas de sculptures.

Nous sommes ici à la charnière chronologique des deux tendances, le troubadour avec sa tradition technique héritée des classiques, le néo-gothique avec ses audaces raisonnées, dont va s'enthousiasmer Viollet Le Duc. Le fameux dictionnaire de ce dernier commence à paraître, mais son influence ne sera effective dans les Côtes-du-Nord que dix ans plus tard, avec les deux cents chantiers d'églises paroissiales, qui vont s'échelonner chaque année jusqu'en 1905. Nous trouverons alors de sages constructeurs, qui s'exprimeront avec de vraies raisons techniques.

En 1854, il y a une décennie seulement, l'on terminait l'église Saint-Michel, avec son faux air de Bramante et la tristesse du granit gris.

L'on veut désormais faire ogival, avec corniches sculptées dans le calcaire et murs enduits à la chaux blanche, ainsi vingt six gargouilles factices rythmeront les contreforts. Soixante-quinze ans plus tard, il faut étancher tous les châteaux de pierre tendre par des feuilles de plomb, en attendant la solution de 1958, où l'on supprime charpente, couverture d'ardoises et châteaux, en remontant tout le système à un niveau qu'il aurait dû avoir dès sa conception, c'est-à-dire avec entrain et celui-ci situé à un mètre au-dessus de l'extrados de la voûte ; cette voûte à travée barlongue, construite suivant l'école angevine, ayant de ce fait pour avantage élémentaire de permettre une descente de charge plus verticale sur le mur gouttereau et éviter le mouvement de rotule avec l'arc boutant.

D'importants travaux de restauration seront nécessaires après un siècle d'intempéries. En 1927, on remplace tous les pinacles et les balustrades par des formes identiques en ciment pierre. De 1958 à 1962, une corniche chaînage en béton armé ayant sa libre dilatation, et ainsi totalement indépendante de la maçonnerie, reçoit tout le système de toiture déjà expliqué, et de ce fait diminue des deux tiers toutes les charges obliques sur les éléments de maçonneries porteuses.

Il est heureux qu'en 1854, malgré le contexte d'alors, où le superflu commandait le nécessaire, la direction de l'exécution fut confiée à Théodore Maignan (entrepreneur et architecte), qui deviendra correspondant de Viollet Le Duc, et qui aura comme référence en 1887 la basilique de Quintin, autre réussite de cet excellent technicien des « bons devoirs ». Il sera secondé par un chef maçon, Joseph Camart.

Le chantier n'était pas simple, car il fallait continuer à utiliser au maximum l'ancienne chapelle. En 1854-1855, l'on construit d'abord le nouveau chœur, à l'extérieur de celle-ci ; puis en 1855-1856, on construit transept et nef, en se servant des mêmes fondations que les murs de l'ancienne nef, si bien que la largeur de la chapelle du XVIII^e siècle (7 m) a servi de module au tracé de la trame du plan, que nous avons aujourd'hui. Et c'est ce qui lui donne une échelle d'intimité agréable, où le mobilier trouve cependant aisément sa place, sans dévorer les volumes utiles à la foule, et pourtant il en résulte une certaine impression de monumental, alors que les proportions sont restées classiques, dans les arases des différents niveaux de corniches et de clefs.

Nous sommes donc ici dans la proportion de 1 sur 2, au lieu de 1 sur 3 dans les réalisations gothiques, et aussi néo-gothiques.

Ainsi $7\text{ m}/2 = 3,50\text{ m}$ = largeur entre pile et largeur des bas-côtés ; $7\text{ m} \times 2 = 14\text{ m}$ = hauteur des voûtes de la nef ; $3,50\text{ m} \times 2 = 7\text{ m}$ = hauteur des clefs des bas-côtés. Pour les galeries décoratives (faux triforium), nous retrouvons le fameux rectangle et toutes les combinaisons de sous-multiples de celui-ci.

Enfin en 1884, on agrandit encore en aménageant autour du chœur un déambulatoire desservant sept chapelles, dont celle de l'axe est une réussite en proportions.

Le mobilier

Les vitraux

Toutes les fenêtres hautes et basses de tout cet ensemble sont systématiquement de la même dimension. Economie encore ? Peut-être, mais l'on

obtient ainsi un système modulaire de panneaux où l'esprit de système a pour conséquence une unité de décoration des plus fructueuses, et cette discipline va permettre aux Carmélites du Mans de montrer leur talent sur les dessins de Karl Kuchelbecker.

L'iconographie de ceux-ci a été recherchée, afin que nous ayons une bonne hiérarchie de lecture :

— La nef, avec ses douze fenêtres, offre une galerie de saints et saintes du calendrier breton, soit vingt-quatre figures de grandes dimensions.

— Le chœur offre sept verrières, avec cinquante-six panneaux en quadrilobes représentant la vie de la Vierge et du Christ (nouveau Testament).

— Les bas-côtés sont réservés à l'histoire des pèlerinages bretons, avec soixante panneaux en amandes, sur dix fenêtres.

— Les grandes verrières des transepts sont réservées à l'Ancien Testament, douze grandes figures (prophètes et apôtres), vingt-six panneaux de scènes bibliques.

La fenêtre du transept sud a été refaite en 1944, sur les dessins d'Emile Daubé.

Les sculptures et les boiseries

Le parquet du chœur est une marquetterie, venant des Ateliers Ruchet de Paris. La composition du dessin emprunte à l'hexagone toutes les combinaisons, pouvant marier entrelacs et étoiles. Il en résulte une remarquable juxtaposition de cinq essences différentes, aux nuances tranchées (chêne, noyer, ébène, acajou, et sycamore).

La chaire monumentale à thème est due à Paul Guibe, élève de Chapu. Elle comporte six statues de chêne massif. Les personnages du registre inférieur représentant l'Ancien Testament sont les plus intéressants : Moïse encadré d'Élie et de Jérémie.

Le plafond de la sacristie est un réemploi d'éléments, provenant de l'ancienne tribune des orgues de la cathédrale. Il est daté de 1540 (bois sculpté peint avec caissons et pendentifs agrémentés d'arabesques Renaissance).

Le maître-autel, transformé et posé plus au centre du transept en 1965, a gardé l'essentiel des éléments de l'ancien maître-autel de 1885 (Jabouin sculpteur à Bordeaux), marbres de couleurs sculptés et statuaire de bronze doré d'excellente facture.

Le chemin de croix est de Pierre Ogé. Les hauts reliefs en chêne massif sont encadrés d'une décoration ogivale, avec des reliques incrustées dans des médaillons de bronze en cul-de-lampe.

Les statues du XVIII^e siècle en bois polychrome sont du célèbre sculpteur Corlay de Châtelaudren (Saint-Pierre, Saint-Paul et Christ Rédempteur).

Le mausolée du chanoine Prud'homme est de Paul Guibe 1882.

Des bas-reliefs en ronde bosse, au-dessus des autels du déambulatoire sont en calcaire dur.

Le calvaire érigé sur le placître, dominant les marches du parvis, en remplacement de celui érigé par J.M. de Lamennais, lors des missions de 1816 et 1818, est une œuvre en kersanton de Hernot (Lannion).

Enfin les médaillons funéraires sont signés de Elie Le Goff, Jean Boulbain et Hervé Conan.

André LE MEHAUTÉ, *Architecte.*